

- Oui, il sera fait comme vous conseillez, Hubert, dit la dame résent, il ne nous reste plus qu'à donner des instructions à la jeune fille, ajouta-t-elle en se tournant vers Blanche.

- J'en ai assez entendu, madame, observa notre héroïne qui n'aurait pas perdu un seul mot de cette conversation, dont elle avait été l'objet, et qui, d'ailleurs, mettait une aveugle confiance en sa nouvelle amie ; — j'en ai assez entendu pour savoir que la tâche grande et difficile m'est assignée ; mais je ne recule pas devant cette entreprise. Les incidents de cette nuit ont été si nombreux, si variés, et si merveilleux qu'ils semblent être la préface à une nouvelle phase de ma destinée ; et j'accepte avec confiance le rôle qu'elle m'a assigné.

- Voilà qui est parlé en héroïne ! s'écria Hubert avec une satisfaction visible.

- Dites plutôt comme une femme au cœur noble, fort et généreux, observa la dame. Blanche, continua-t-elle d'un ton plus sérieux, il faudra vite dire adieu à vos parents adoptifs et partir pour Prague. Ce cheval est à vous, et voici une bourse où vous trouverez de quoi subvenir à vos dépenses. Mais souvenez-vous, chère enfant, qu'en expliquant à Gaspard et à sa femme les raisons qui vous obligent à fuir les persécutions de Rodolphe de Sternberg, vous ne devez mentionner Hubert que comme étant un homme qui a favorisé votre évasion du château et vous a procuré les moyens de vous rendre à Prague. Vous avez juré de ne jamais faire la moindre allusion ni à moi ni à ce qui me concerne, et je suis sûr que rien ne saurait vous faire manquer à votre serment. Votre arrivée dans la capitale de la Bohême, mon enfant, vous trouvera en face d'une tâche bien difficile. Vous aurez à traverser la vie de trois hommes, et Dieu vous en inspirera les moyens ; car il me serait impossible de vous donner à ce sujet aucun conseil. Mais s'ils étaient irrévocablement condamnés, ajouta-t-elle, si vous ne voyez aucune possibilité de les soustraire au sort qui leur est réservé, alors, et comme dernière ressource, demandez audience à Jean Zitzka, le capitaine général de l'armée taborite, jetez-vous à ses pieds, montrez-lui cette bague, et laissez-le en le soin de faire le reste !

En parlant ainsi, elle tira de son sein une petite bourse pareille à celle que la jeune fille portait suspendue à son cou, elle prit dans une bague fort simple, ornée d'un seul diamant qui brillait comme les rayons de la lune, et la passa aux doigts de Blanche.

- Maintenant un mot encore, reprit-elle, avec une telle émotion qu'on attendait à peine le son de sa voix : si vous étiez jamais dans la nécessité de solliciter de Zitzka une entrevue et d'avoir recours à l'influence magique de cette bague pour sauver les jours dont on vous a dit les noms, alors Blanche, seulement si vous seriez déliée du serment par lequel vous vous êtes engagée à ne pas parler de moi. Dans ce cas, à chacune des questions que vous adressera le chef taborite, vous pourrez répondre franchement, sincèrement et sans réserve.

- Vos instructions, madame, seront suivies à la lettre, répondit Blanche, à qui sa mission paraissait plus importante à cause même du mystère dont elle était entourée.

- Adieu, adieu, mon enfant, adieu ma chère enfant ! dit la dame en serrant la jeune fille sur son cœur, avec une vive tendresse.

Blanche, s'arrachant soudainement de ses bras, elle s'enfuit et disparaît dans l'obscurité de la forêt.

Cependant, sa précipitation ne fut pas si grande que Blanche ne pût entendre ses soupirs. Notre héroïne, de son côté, avait les yeux baignés de larmes, car il lui semblait qu'elle venait de se séparer de sa meilleure et plus chère amie.

Hubert l'aida à monter sur le cheval qui, avec son sabot, battait impatiemment la terre. Puis, d'une voix tremblante d'émotion, il lui dit : — Puisse le ciel vous aider et vous protéger dans votre mission ! Un rêve que j'ai eu la nuit dernière m'a laissé l'illusion que vous êtes destinée à un avenir merveilleux. Il est probable que ce ne soit que l'illusion d'un vieillard, mais il est probable aussi que ce soit un de ces songes par lesquels Dieu se sert quelquefois à révéler ses desseins. Le temps nous dira si ces pressentiments étaient fondés ; encore une fois, jeune fille, adieu sur ta tête, la bénédiction de Dieu et de ses anges !

Après avoir prononcé ces paroles, d'une voix émue et tremblante, le vieillard tendant la main de Blanche à ses lèvres

avec une sorte d'ardeur paternelle, et s'éloigna ensuite rapidement dans la direction du château.

Blanche, à qui ses habitudes de la vie des forêts et son éducation avaient rendu facile le maniement d'un cheval, partit au trot, et suivit sans crainte, à travers le bois, le chemin qui devait la conduire à la chaumière de ses parents adoptifs, qu'elle devait ensuite quitter pour ne les revoir peut-être jamais.

## XXI

## La rencontre de Henri de Brabant et de Satanais.

Huit jours se sont écoulés depuis le soir où la réunion des seigneurs de Bohême avait été si soudainement interrompue par l'apparition soudaine de Zitzka.

L'on se rappelle que deux billets, l'un de Satanais, l'autre d'Étina, avaient été remis à Henri de Brabant, au moment où il regagnait l'autel du Faucon d'Or. Fidèles à la promesse qu'elles avaient faite au chevalier lors de son passage dans le camp des Taborites, elles l'informaient de leur arrivée à Prague.

Au moment où nous retrouvons notre héros, il se dirigeait vers les jardins du palais, où Satanais lui avait dit qu'il la rencontrerait. Dans les précédentes entrevues qu'il avait eues avec elle, le chevalier n'avait pu rester insensible à sa beauté si extraordinaire, et devant son image, celle de sa sœur s'était pour ainsi dire effacée dans son cœur.

La lune commençait à monter graduellement dans le ciel ; et il y avait à peine quelques minutes que le chevalier arpentait la terrasse, tout à fait déserte, à cette heure, quand le bruit d'un pas léger frappa ses oreilles. Il se retourna ; et, en une seconde Satanais fut à côté de lui.

— Satanais, dit Henri en lui prenant la main et en la portant à ses lèvres, je vous remercie ; je vous remercie sincèrement d'avoir cédé à ma prière, et de m'avoir accordé cet instant d'entretien. J'ai compté les jours et les heures avec une impatience fiévreuse depuis que je vous ai vue, — car tout ce que vous m'avez dit, tout ce que j'ai appris, n'a fait qu'accroître ma curiosité.

— Je n'ai pas la vanité de penser que vous me portez tant d'intérêt, seigneur chevalier, dit Satanais avec une sorte de timidité, mais en jetant de côté sur lui un regard pénétrant.

— C'est mal à vous de parler ainsi, répliqua-t-il en pressant sa main dans la sienne. Avez-vous donc oublié la conversation que nous avons eu ici même ? Ne vous souvenez-vous pas non plus que nous nous sommes juré une amitié sincère, et n'ai-je pas promis que vous trouverez toujours en moi un défenseur, et s'il le fallait, un vengeur ?

— Oui, j'ai fait trésor de tout cela dans ma mémoire, répondit Satanais. Sous ce ciel d'Orient où j'ai reçu le jour, il y a des histoires et des légendes de palais qui sont restés fermés pendant des milliers d'années, et de villes dont les habitants ont été changés en pierres, en punition de leurs crimes ; mais quand on est rentré dans ces palais, et que ces habitants sont sortis de leur sommeil, il s'est trouvé que le temps n'avait pour ainsi dire pas existé pour eux : les fleurs avaient conservé leur fraîcheur, et les joyaux leur brillant et leur éclat. Ainsi il en sera avec mon souvenir. Les années passeront, mais j'aurai toujours présent à l'esprit les sentiments généreux que vous m'avez témoignés.

— Vos paroles sont imagées, et vos pensées sont poétiques comme la terre où vous êtes née, dit le chevalier ; il me semble que je passerais ma vie à vous écouter, tant il y a d'harmonie dans le son de votre voix. Mais il y a bien des choses que je voudrais connaître, bien des mystères que vous avez promis de me révéler.

— Ah ! exclama Satanais en tressaillant et en jetant un regard effrayé, vous faites allusion à cette légende à laquelle est associée ma naissance ! C'est une histoire si pénible que, si vous n'aviez pas les titres les plus puissants à ma confiance, je n'aurais jamais le courage de vous en faire le récit. Le nom que je porte ne m'a pas été donné sans raison ; mais je suis plus à plaindre qu'à blâmer, continua-t-elle d'une voix agitée. L'imprudence de mon père, car je n'ose dire son crime. . . . Mais, écoutez, ajouta-t-elle, en s'interrompant soudainement.

(A continuer.)